

A MA PETITE LOUISE

Le jour de sa première communion

Il est déjà lointain — car le temps est agile —
 O Louise, le jour cher et béni pour nous,
 Où Dieu te déposa, bébé rose et fragile,
 Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
 Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
 Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
 Et — ce souvenir-là trouva encore tout mon être —
 J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
 Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
 Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
 Tu nous apparaissais prisonnière en ton linge ;
 Et, tout pensifs, ta mère et moi songions à l'ange
 Qui s'exilait.

Nous croyions voir encore frémir ta petite aile ;
 Ta voix se levait l'écho des célestes chansons ;
 Et nous disions : — Hélas ! chère âme, saura-t-elle
 Passer, sans effeuiller sa couronne immortelle
 A nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
 N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
 Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
 Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
 L'ange défunt ?

Tes vaines prières ! jamais, ma douce colombe,
 Devant ton pur regard le ciel ne se voila ;
 Jamais aux voix d'en-haut ton cœur ne fut rebelle ;
 Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle,
 Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
 Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
 Et quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
 Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
 Comme l'encens.